

ANDRÉ FONTAINAS

Lumières Sensibles

avec un frontispice
en lithographie
de CHARLES GUÉRIN

LIBRAIRIE DE FRANCE

110, Boulevard Saint-Germain, 110

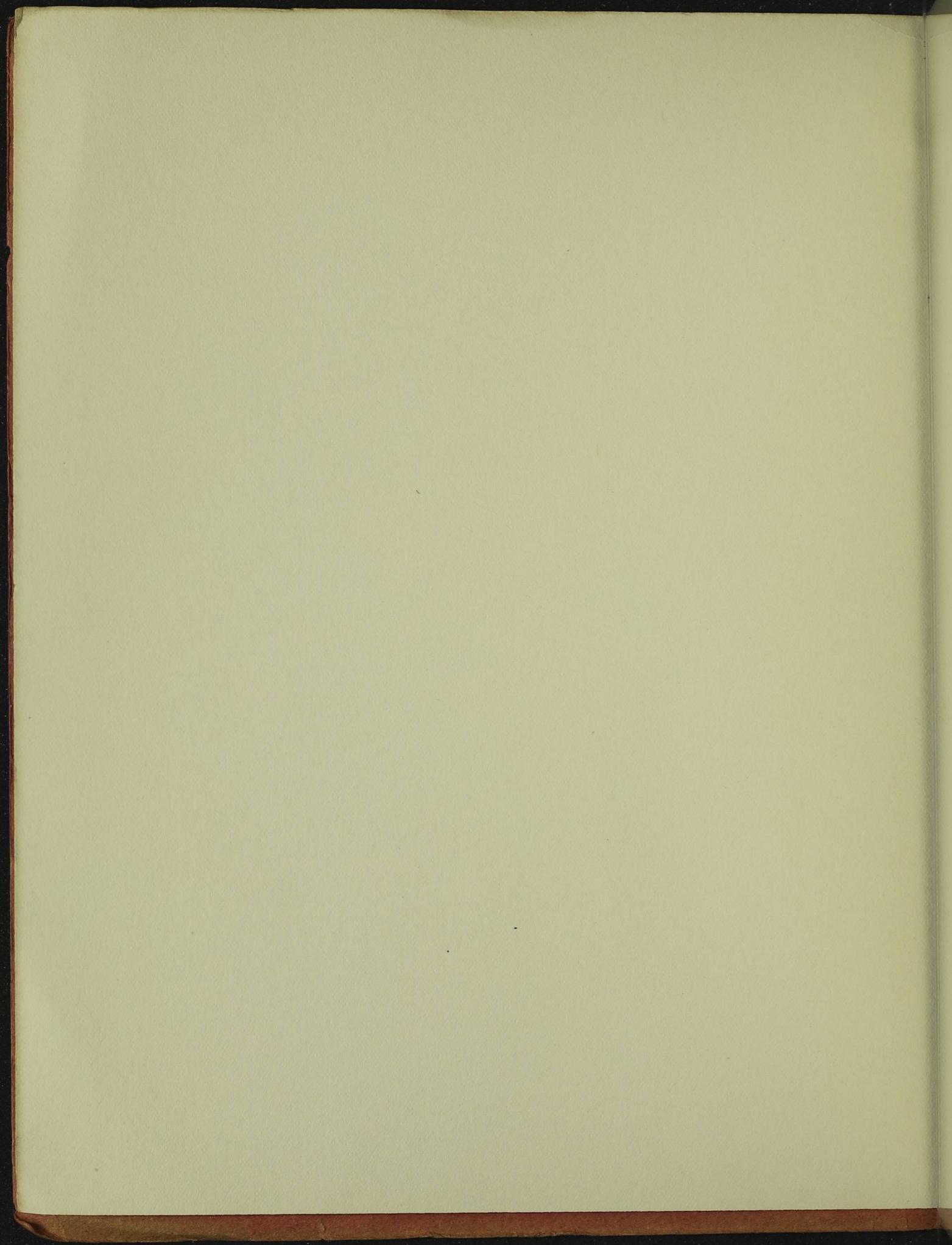
PARIS 1926

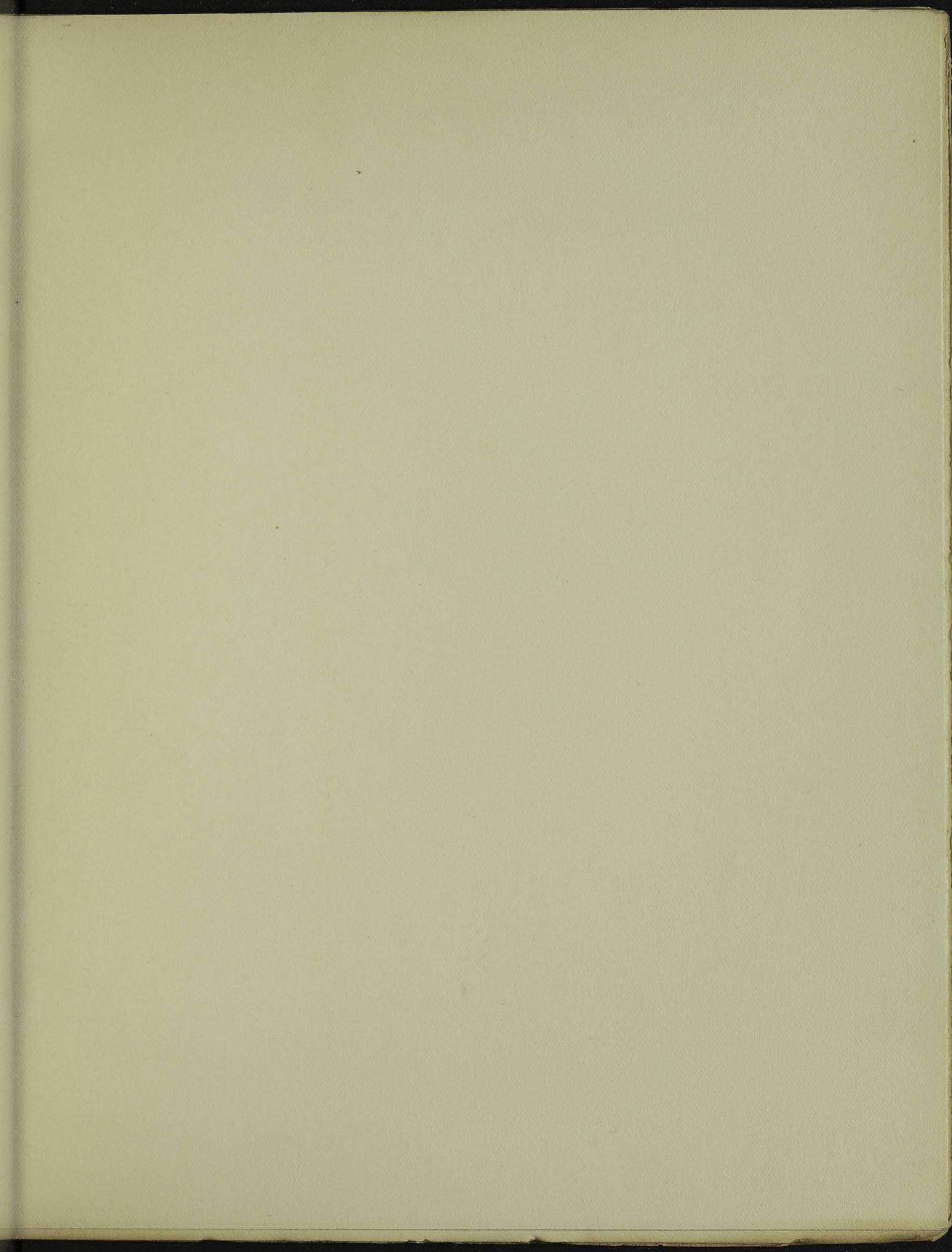


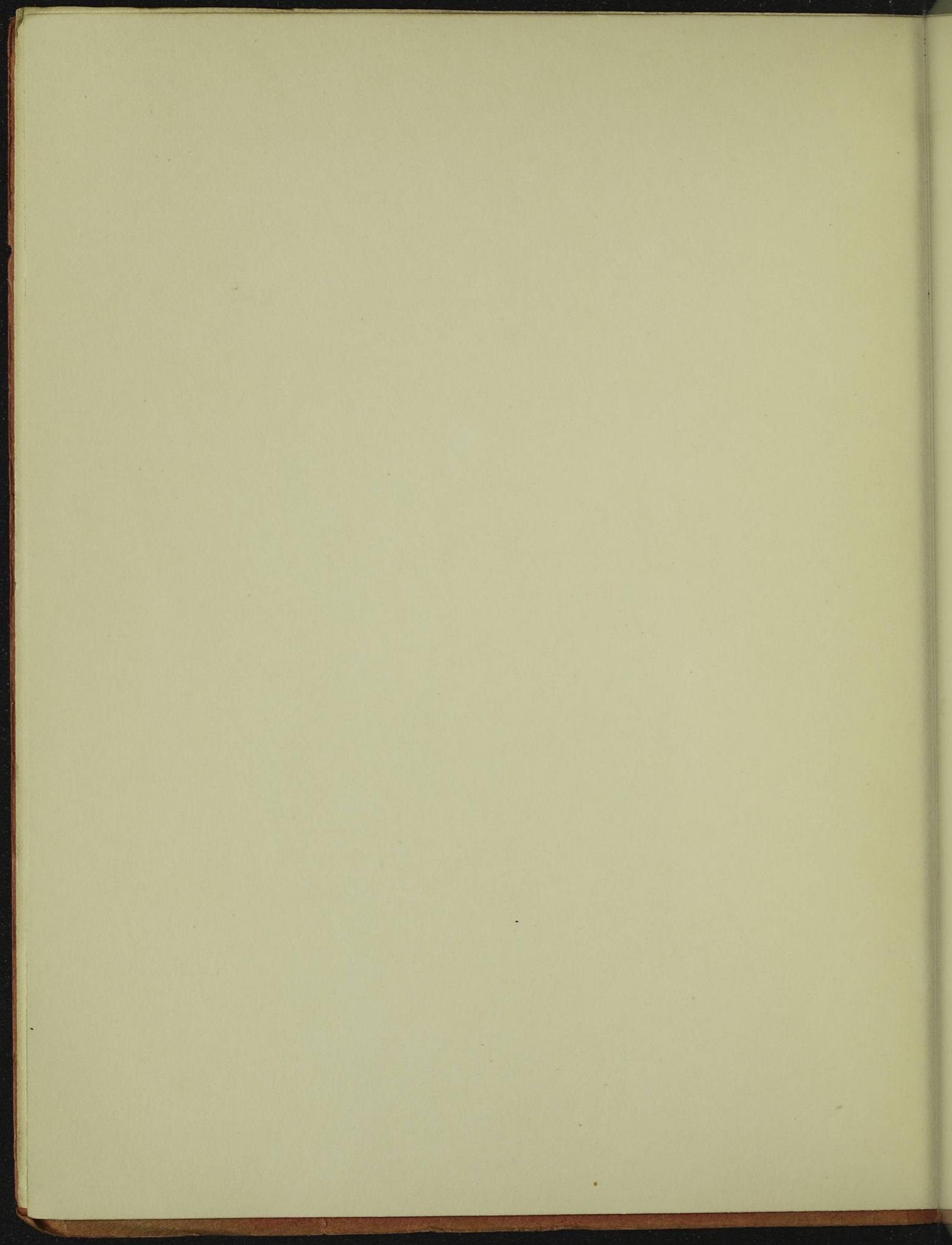
ML

A

1357







à mon vieux et cher George, Etmond
fidèlement,

André Drouot

Lumières Sensibles

Du même auteur :

POÉSIE :

Le Sang des Fleurs, hors-commerce

Crépuscules, Mercure de France

La Nef désespérée, Mercure de France

L'Allée des Glaïeuls, Librairie de France

Récifs au Soleil, Malfère

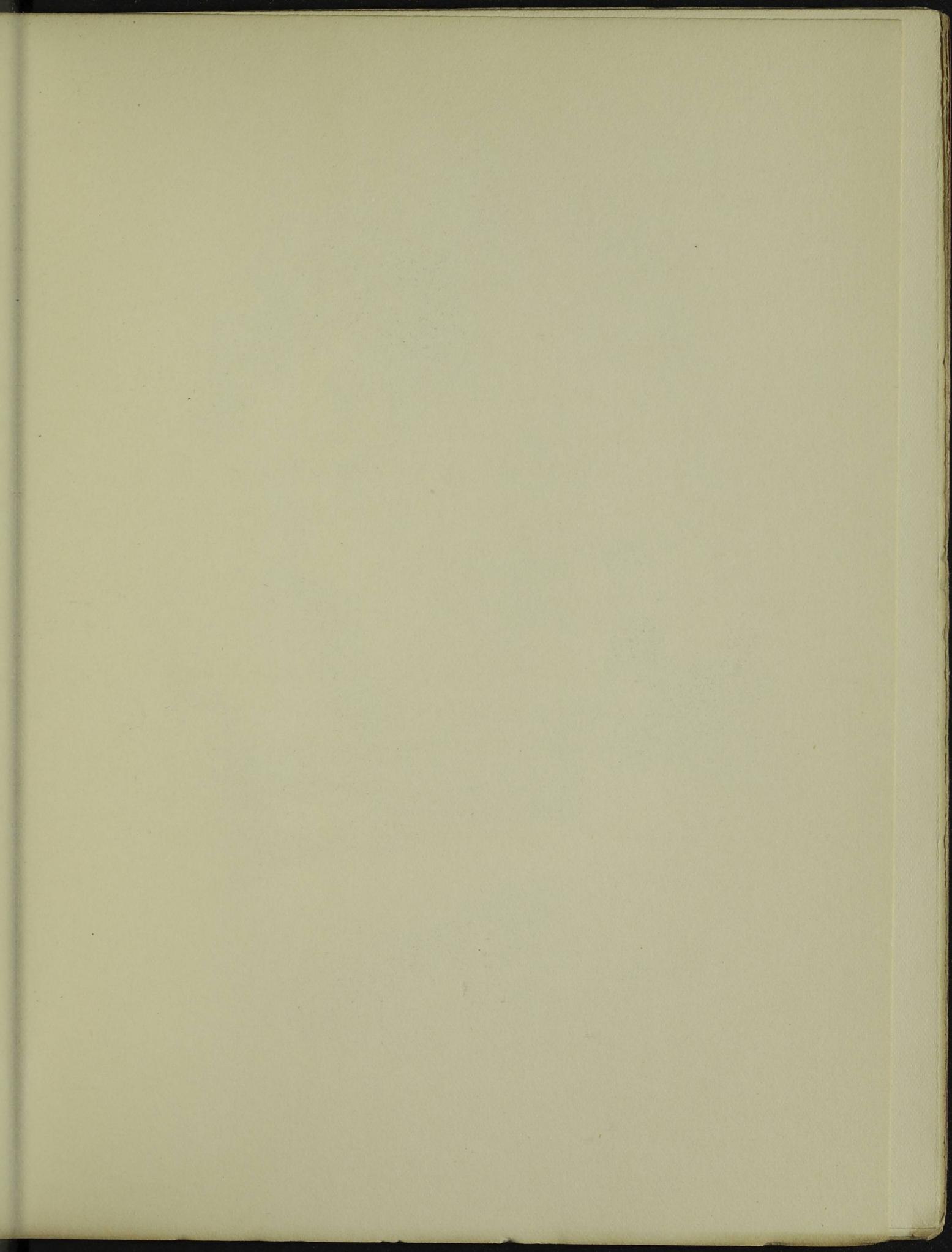
ROMAN :

L'Ornement de la Solitude, Mercure de France

L'Indécis, Mercure de France

Les Étangs Noirs, Mercure de France

La Vie d'Edgar Allan Poe, Mercure de France





ANDRE FONTAINAS

Lumières Sensibles

avec un frontispice

en lithographie

de CHARLES GUÉRIN

LIBRAIRIE DE FRANCE

110, Boulevard Saint-Germain, 110

PARIS 1926

Il a été tiré de cet ouvrage :

2 exemplaires Japon avec double suite
de la lithographie.

5 exemplaires Hollande avec double suite
de la lithographie.

500 exemplaires sur pur chiffon. Tous
numérotés.

EXEMPLAIRE N° 115



Dame serez de mon cueur, sans debat,
Entierement, jusques mort me consume.
Laurier souëf qui pour mon droit combat,
Olivier franc, m'ostant toute amertume,
Raison ne veult que je desaccoustume,
Et en ce vueil avec elle m'assemble,
De vous servir, mais que m'y accoustume ;
Et c'est la fin pourquoy sommes ensemble.

François VILLON.



Clarté éclose

*Où donc es-tu, qui donc es-tu, Toi qui parcours
D'un regard qui dissout les ténèbres la morne
Opacité d'espoirs saisis par la viorne
Dévorante des nuits sans astre et de toujours ?*

*Mais, corolles, lumière ! malgré les chocs sourds
Répercutés du fond de tant d'horreurs sans borne
Que fend déjà le rauque assaut du vent qui corne
Au loin, vous fleurirez le faite ardent des tours.*

*Tes pieds calmes posés au nuage de cendre,
Quand des degrés du ciel nous te verrons descendre
Au pli neigeux, éblouissant, de tes genoux,*

*Et, soudaine clarté ! ta poitrine dressée :
Quel vertige d'aurore enflammera vers nous
La double éclosion surgie et ta pensée ?*

Le Bonheur

*Le Bonheur est entré dans la maison avec Toi,
Attendue et fêtée au début de la tourmente
Et, malgré que la terre en cris d'horreur se lamente,
Bienveillant, le Bonheur s'est installé sous mon toit.*

*Que de sang et de pleurs saccadés la Guerre accroisse
L'épouvante aux pays qu'elle ravage et meurtrit,
Que les deuils et la crainte enveloppent notre esprit
Et notre cœur aux frissons douloureux d'une angoisse*

*Incessante vers ceux qui, dressés à l'horizon,
Ont subi puis ont brisé le torrent de la haine,
Désormais, hôte ami qu'à mon seuil ta grâce amène,
Avec Toi le Bonheur est entré dans la maison.*

*Je ne sais ni pourquoi ni comment dans ma demeure
Il se plaît à fleurir de ta beauté mon désir.
Tes yeux bons m'ont de joie exalté ! Je puis saisir
Ta chère main qui me guide à la foi la meilleure.*

*Le Bonheur avec Toi dans la maison est entré
Afin d'y vivre une vie apaisée et fervente
Dans le calme et l'amour réciproque et dans l'attente
D'un mystère à soi-même inconcevable et sacré:*

*Elle est née au tendre amour qui nous joint, notre fille ;
Rire bleu de ton rire, élan pur de tes élans
La voici de ses bras nus enlacer tes bras blancs,
Elle danse, elle joue, elle chantonne et babille,*

*O clarté vive éclore, ô frais parfum de la fleur
Qui s'entr'ouvre au baiser de l'espoir et d'un beau rêve,
Flamme double où le Printemps éternisé s'achève,
Avec Toi dans la maison est entré le Bonheur.*

Allure

Même quand elle marche on croirait qu'elle danse.

BAUDELAIRE.

*Où tu marches la vie éclate. Tu déploies,
Brise mobile et rire frêle sur les mers,
Frissons vifs enlacés aux jeux brusques d'éclairs,
Un étincellement d'harmonieuses joies.*

*Tout ce jardin, reflets prolongés, fleurs des soies
Et des moires, délire des parfums offerts
Avec leur feu subtil et doux par tes yeux clairs,
Tout ce jardin profond, Amour, où tu chatoies,
Que ce soit en plein jour ou dans l'or des couchants,
Je le vois s'embraser de rêves et de chants
Parce que tu parais et marches en cadence,
Et mon cerveau, depuis que tu l'enveloppas
De ta tendresse, même aux lieux où tu n'es pas,
Se peuple de ta marche invisible qui danse.*

Chant Royal d'Amour

dédicatoire et familier.

*Jonchez de fleurs de pourpre et d'écarlate
Le doux sablon par où vient palpitant
Dans le jardin embaumé d'aromate
Le pur Esprit que notre Joie attend.
Le ciel d'Avril parsème d'étincelles
L'allée ombreuse et profonde où tu cèles
Ta volupté de tendrement songer:
L'air est limpide, et le Printemps léger,
Glissant suave au buisson qui t'abrite,
Se fait mon prompt et subtil messenger:
Je suis à toi. Je t'aime, Marguerite.*

*La lune heureuse en son croissant éclate
Entre les plis d'un nuage flottant;
Œil de la nuit, ô vagabonde Hécate
Qui disparais et nais au même instant,*

*De quel prestige fou tu ensorcelles
 L'espoir furtif ou sanglotant de Celles
 Dont la langueur attardée au verger
 Se plaît parmi l'exil à prolonger
 Un nonchaloir qui de soi seul hérite.
 A tel tourment ton rêve est étranger ;
 Je suis à toi. Je t'aime, Marguerite.*

*Linons de l'Inde et tissus de Surate,
 Bagues, colliers que l'art mahométan
 Sait ciseler d'une main délicate,
 Rythmes, parfums, roses du Gulistan,
 Et vous, pommeaux damasquinés des selles,
 Armes, tapis d'arabesques, vaisselles,
 Faïence, et vous, les fruits de l'oranger
 Ou du dattier, raisins, figues d'Alger,
 Chaque splendeur qui miroite ou s'effrite,
 Ah, je voudrais pour toi la vendanger !
 Je suis à toi. Je t'aime, Marguerite.*

*Délire vain ? Qu'importe ? Je me flatte
 Que vienne un jour où je t'apporte tant
 De luxe ! Or donc, s'il faut que j'en rabatte,
 De ce désir si vite exorbitant,
 Sonne du moins, tintement de crécelles
 Opiniâtre et dur qui te morcelles
 En mon cerveau : — rêve errant sans berger
 Nul pâturage où vous puissiez manger,
 Pauvres agneaux ! Mon âme en est contrite ;
 Partons, veux-tu ? Partir et voyager !
 Je suis à toi. Je t'aime, Marguerite.*

*Nous n'irons point vers une terre ingrate
 Dans l'inconnu d'un mystère tentant :
 Revoir la Meuse et retrouver Cheratte
 Rendra ton cœur joyeux, et moi content.
 Plus tard peut-être, après Uccle et Bruxelles,
 Soudait ! vers les beautés universelles
 Un fier élan nous pourra diriger.*

*Mais cultivons, herbes du potager
Où l'humble vie est pour nous circonscrite,
De simples vœux sans fièvre et sans danger :
Je suis à toi. Je t'aime, Marguerite.*

Envoi.

*N'est-ce à ton los, Parfaite! déroger
Si je poursuis, pompeux ou mensonger,
Ce chant d'amour jusqu'à ce qu'il t'irrite?
Pourtant je dis, et ne puis abréger:
Je suis à toi. Je t'aime, Marguerite.*

Aurore

*Silence frais issu d'un frisson sur les îles
Par les vagues qu'un vol impalpable parcourt,
L'arôme de l'aurore émeut ta joie autour
Des ombres du jardin où toi-même t'exiles.*

*Te fuirai-je, Mensonge? Et pourquoi des faciles
Merveilles le chemin qui glisse, l'eau qui sourd
Ne me conservent-ils parmi les fleurs du jour
L'extase calme éclore aux ténébreux asiles ?*

*Le lys par moi cueilli candide dans le soir
Isole pour parfum au deuil de mon espoir
L'effluve vrai d'oubli que je bois à son urne:*

*Mon cœur n'est-il grisé que d'un baume incertain?
Le Rêve s'est crispé d'ailes. Dès le matin
Va-t-il du poing me prendre au prodige nocturne ?*

Paysage Breton

*J'écoute de loin la cloche du village
Qui répand à pleins sons la paix du dimanche
Sur les toits des maisons, l'herbe des campagnes,
Les rochers moussus, la grève où des gens graves
Descendent par groupes s'asseoir sur le sable.*

*Sous le ciel léger où le silence tisse
Un voile de lumière chaude et subtile,
La mer, aussi paisible qu'une prairie,
S'étale sans un pli vers l'azur limpide ;
Une barque au soleil dort près d'un récif.*

*Et tout est si heureux et tout est si calme
Dans la beauté éparse de ce dimanche,
Qu'il semble à jamais régner sur les campagnes
Sitôt que se tait la cloche du village,
Une sainte musique dont elles s'exaltent.*

Tes Yeux

*Tu disais ce matin: "Que la mer est belle!"
Tendre émoi d'oiseaux qui planent sur les eaux,
Le rire lumineux de l'heure étincelle
De l'éclat de l'azur au vol des oiseaux.*

*Dans le ciel immense un frémissement d'aile
Monte, se prolonge, palpite. Les eaux
Emplissent d'une splendeur universelle
L'espace pâmé sous quels chants inéclos.*

*J'observe dans tes yeux l'extase fidèle
Qui fait naître à ta voix l'azur, les oiseaux ;
Ils répètent, tes yeux: " Que la mer est belle "*
Et je réponds toujours: " Que tes yeux sont beaux! "

Rires sur la plage

*Le rêve en ses frissons propage
Tant d'abeilles sur les corolles;
Au gré léger des vagues folles
J'entends vos rires sur la plage.*

*L'essaim des mots s'élève et nage
Parmi l'azur des auréoles
Tissé par l'air où tu t'envoles,
Millier d'oiseaux d'un frais langage*

*Par qui palpite et se proclame
Eperdument d'or et de flamme
Ne cessant de naître et d'éclore*

*Au jeu de vos gestes sans fièvres,
Cette pure et secrète aurore
Qui m'émerveille sur vos lèvres.*

Incantation

*Si tu lèves les yeux, c'est une fleur profonde
Et, battant par frissons réguliers et subtils,
Merveille bue aux étamines de tes cils,
Une eau miroite en songe et la lumière abonde.*

*Petite enfant, ma fille, à tes gestes menus
Eclôt une ferveur de grâce et de tendresse :
Est-ce un prestige ailé, ce parfum si pur, est-ce
La clarté qui court en tes mains et tes pieds nus ?*

*Ton sourire, comme de l'or qui s'enflamme, erre
Et se pâme, et palpite, et plane, et se souvient ;
Car ton visage, aussi sensible que le sien,
Reflète, vierge, le visage de ta mère.*

*Le fin métal qui sonne et module en ta voix,
 Inflexions de joie ingénue, et fluide
 Jeu d'ombre vive et d'éclairs pourpres qui me guide
 Pour la vie où c'est mon phare que j'entrevois,*

*Ta voix vibre, et sa voix vibre, lorsqu'endormie
 Mon âme pèse et meurt, la morte, aux durs instants
 D'autrefois: en ta voix je reconnais, j'entends
 Aussi la mère, aussi la maîtresse et l'amie.*

*Je ne sais plus, ô souffle aimé ! de vous deux pour
 Qui, chanteur inutile et sec, je me démène
 Et chante: Marguerite, ô douce ! Anne-Romaine,
 Vous êtes la même âme, un souffle, un même jour,*

*Le jour ! merveille bue où la lumière abonde,
 Et cette ivresse, et ce bonheur, et cet orgueil
 D'être debout et fort pour protéger le seuil
 De notre Amour, mes Deux ! maison claire et profonde !*

Le Premier Conte

à LEON BERNARD

qui, un soir, lui donna vie de façon inoubliable.

*“ Le Petit Chaperon rouge
Avec ses bas rouges
S'en va dans les bois
Ramasser du bois. ”*

*Tu te dresses pour mieux entendre,
Tes yeux s'ouvrent profonds, ardents,
Je vois que tressaille au-dedans
L'émoi de ton petit cœur tendre.*

*“ Il rencontre un beau chien rouge
Qui prend dans sa bouche,
A côté de toi,
Des morceaux de bois. ”*

*Tu te redresses, tu sautilles
En songe au plus beau des chemins
Tournant en rond, posant tes mains
Dans les mains de petites filles.*

*“ Le petit chaperon rouge
Avec le chien rouge
Arrive à la porte,
Et ils font toc-toc. ”*

*Ta mère en son récit n'évoque
Du conte ancien ni loup trompeur
Ni rien qui puisse faire peur;
Tu dis: toc-toc, et ton doigt toque:*

*“ Le petit chaperon rouge
Avec ses gants rouges
Encore à la porte
Fait longtemps toc-toc. ”*

*Ta voix répète, balbutie
Le mot de magie et d'espoir;
Puis tu te tais pour mieux savoir;
Tes yeux flambent, tu es ravie.*

*“ La maman ouvre la porte :
C'est Toi, qui m'apportes
Un panier de bois ;
Entre, et chauffe-toi. ”*

*Clairs regards de l'enfant gentille
Pour qui tout est pur et nouveau,
Regards limpides comme l'eau,
Candeur de ma petite fille !*

*“ Mais, Petit Chaperon rouge,
Quel est ce chien rouge ?
— Il a pris du bois
Pour toi dans les bois. ”*

*Tu ris, te voici toute heureuse ;
Craignais-tu qu'on laisse dehors
Ce chien qui fut brave et fut fort ?
Ta mère achève la berceuse :*

*“ Viens, Petit Chaperon rouge
Et Toi, beau chien rouge ;
Je ferai du feu,
Chauffez-vous tous deux ! ”*

*Vous êtes là, je vous écoute,
Le conte m'enchanté, et vos voix
Je les entends, et je vous vois,
Vous m'entraînez sur votre route :*

*“ Le Petit Chaperon rouge
En habits tout rouges
S'en va dans les bois
Ramasser du bois. . . ”*

Intimité

*Deux si tendres, si purs visages où frissonne
L'éveil ailé d'émois fidèles, par les cieux
Pensifs d'aurore blonde ou de la clarté bonne
D'un chaleureux midi, versent sur mon automne
Leur calme effusion de parfums précieux.*

*Oh, vos cheveux légers et sensibles, vos lèvres
Lumineuses, et la douceur de vos baisers !
Vous êtes là ; Toi, si farouche, qui m'enfièvres
Par la grâce de tes paroles jamais mièvres
Ni dolentes et tes regards sur moi posés*

*Profondément, et Toi, chère **Enfant**, notre fille
Souple et charmante, aux yeux limpides, qui parmi
Tes jeux d'azur soudain jettes sur nous la vrille
Adorable de tes deux bras nus, ô gentille
Qui ne sais nous aimer ni jouer à demi !*

Sillons

*Les sillons frémissants si déjà tu parcours
Le sol meurtri de nuit impuissante à l'enclore,
Eclats partout jaillis d'un fixe météore,
Exaltent l'herbe neuve et la bonté des jours.*

*Lève le front. Une ombre glisse. Les vautours
Soudain sont dispersés dans cet éveil sonore
De fêtes dont l'ardeur évangélique honore
La graine que ta main lance éparse aux labours.*

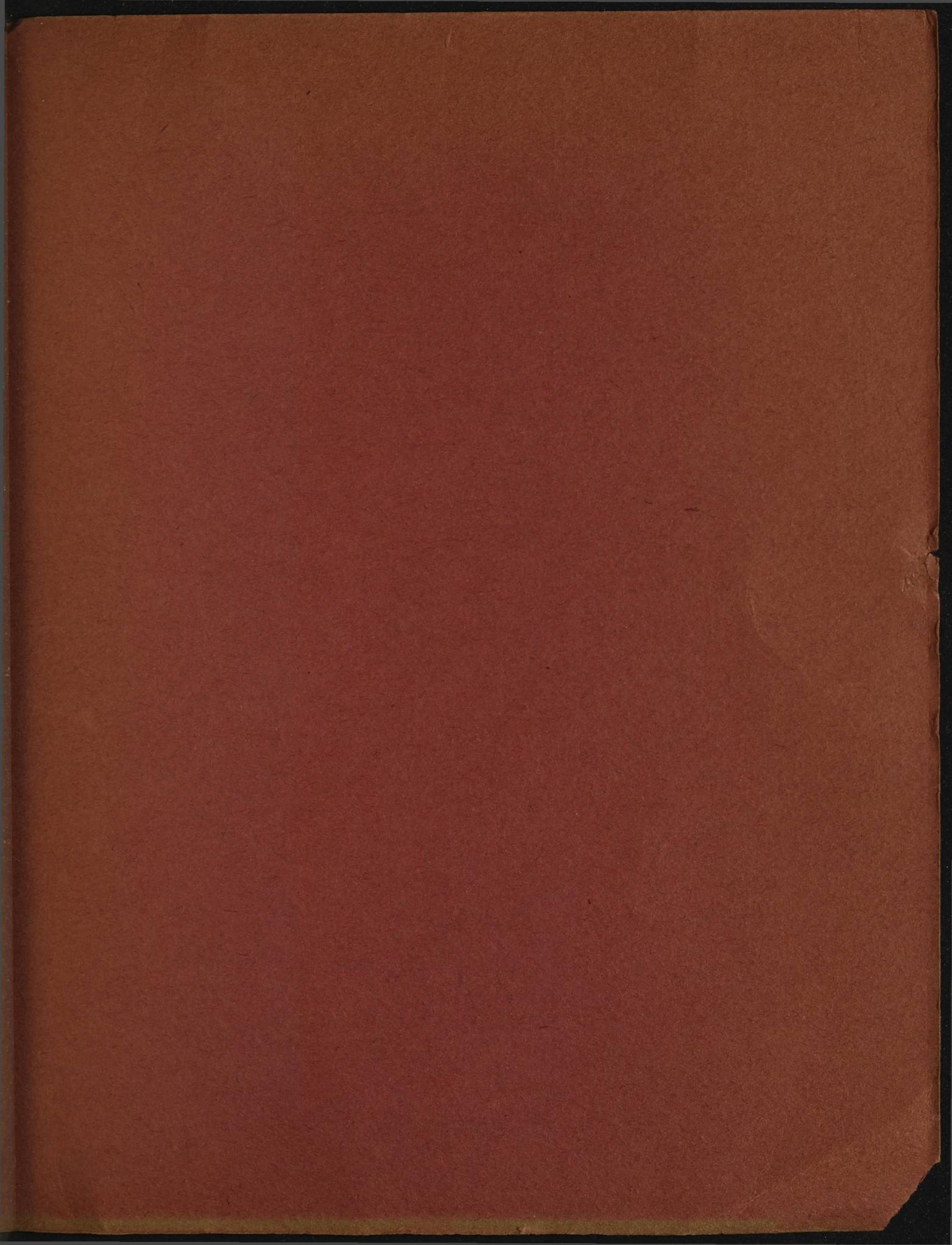
*Arrache-toi pensif au désastre où s'embourbe
Un morne rêve; et crois, traçant la vive courbe
Vers l'azur transparent que te dicte ton sort,*

*Qu'au havre pacifique où ton voeu pur aborde
Transfiguré d'amour par ce savant essor
Luiront la grave Joie et l'altière Concorde.*

TABLE

	Pages
Clarté éclose	11
Le Bonheur	12
Allure	14
Chant Royal d'amour dédicatoire et familial . .	15
Aurore	19
Paysage Breton	20
Tes Yeux.	21
Rires sur la plage	22
Incantation	23
Le Premier Conte	25
Intimité	29
Sillons.	31

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE



IMP. DE COMPIÈGNE 1926.